

SECONDE PARTIE

Je ne nierai point qu'un certain chatouillement ne me chiffonnât le coeur lorsque je sortis furtivement de la maison paternelle pour accomplir mon oeuvre. Au fond, l'entreprise était audacieuse; mon ardeur s'était considérablement refroidie depuis la veille au soir, mais, pour un empire, je n'eusse imité la défaite des sept étudiants capons. Ne fallait-il pas soutenir l'honneur des Douze?

Aussi je me décidai à franchir le Rubicon, c'est-à-dire la rue d'Amsterdam.

Déjà mes quatre compagnons s'y trouvaient, fidèles au rendez-vous, mais ils avaient perdu, eux aussi, l'enthousiasme de la veille, et nous évitions de nous regarder, comme si nous devions lire dans nos yeux cette même question inquiète:

— Que faut-il en faire?

A quelques pas de la maison du Révérend, une voiture attendait. Ce fut Bichette elle-même qui sauva la situation. Enfin elle parut, furtive, effarouchée, portant à la main son parapluie et un sac de voyage lilliputien qui ne devait guère contenir autre chose qu'un paquet de pralines, une boîte de veloutine et le onzième volume d'un roman anglais.

Je m'avançai suivi de mes camarades et lui exposai ma requête d'une voix émue. Elle eut un joli petit rire, sauta dans la voiture d'un mouvement lesté et... nous ferma la portière au nez.

— Merci, messieurs les étudiants, cria-t-elle par la vitre abaissée, vous êtes bien aimables d'avoir prévenu mon désir en m'amenant un fiacre; je n'ai plus besoin de rien jusqu'à Boulogne, où je vous invite à venir me voir chez ma vieille tante.

Le cocher fouetta ses chevaux et... plus de Bichette. Nous restâmes interloqués, sur le trottoir, puis un soupir de soulagement sortit de nos poitrines:

— Bah! s'écria Frédéric, il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Qu'en aurions-nous fait?

I

A CHEVRIERE

Un an plus tard, (ma moustache avait poussé, et je passais pour un gentleman accompli,) au mois de juillet, je me rendis en villégiature chez une de mes innombrables parentes, qui possédait un riant château dans le département de la Loire. Ladite tante avait soixante ans, mais vous lui en auriez donné cinquante pour la figure et vingt pour le caractère.

Nulle part on ne s'amusait mieux que chez elle. L'hiver, à Lyon, elle faisait danser deux fois par semaine, sans compter ses dîners, ses thés, ses soirées intimes. L'été, elle recevait énormément, et son joyeux castel ne désemplissait pas de visiteurs et d'hôtes assidus.

— Viens donc me trouver, m'écrivait ma tante; il me reste juste une chambre à offrir: ce sera la tienne; tu trouveras ici de vieilles connaissances et surtout ta bonne tante prête à te gâter plus que jamais.

“C. de Grandsey.

P.-S.—Apporte ton violon; j'ai le bonheur de posséder une demoiselle de compagnie qui est très forte musicienne.”

C'est ainsi qu'un mercredi, je me trouvais cheminant dans la voiture de ma tante, sur la route de Chevière.

— Baptiste, qu'y a-t-il à Grandsey en ce moment en fait d'invités?

Le cocher ralentit l'allure de ses chevaux:

— Oh! monsieur va voir assez de monde: pour le moment, le château est plein.

Il y a monsieur le Sénateur... j'es-